



*La fonderie Marozeau, à la SACM Mulhouse.
© Pierre Fluck*



*Le cinquième niveau du tissage à étages (1835) de la manufacture de Wesserling.
© Apolline Fluck-Steinbach*

Un patrimoine frontalier : l'Alsace

L'exposé d'un patrimoine régional comporte naturellement deux volets, le premier ayant trait à l'approche analytique des composantes de ce patrimoine, le second à l'attitude des hommes et des femmes de la région concernée vis-à-vis de leur héritage. L'Alsace constitue à cet égard un territoire-test, un laboratoire, tant il est vrai qu'il se projette sur « la faille de San Andreas de la culture scientifique et technique », lieu de confrontation entre les mentalités germanique et anglo-saxonne d'un côté, française et latine de l'autre. Le constat auquel débouchera notre analyse pourra paraître aux yeux du lecteur très surprenant.

Première partie : la palette des architectures de l'usine, exemples alsaciens¹

Pour des raisons de longueur, nous éviterons de nous étendre dans les domaines, pourtant prisés du praticien de la recherche, qui embrassent les infrastructures, les machines, les réseaux, les produits ou les cadres de vie, pour nous cantonner à l'architecture de l'unité de production, et plus précisément de « l'atelier universel ». Nous entendons par là le contenant, non spécialisé, capable d'héberger des fonctions variées de la production industrielle, même si certaines formes physiques sont mieux adaptées à certains secteurs productifs (la halle, par exemple, à l'égard de la métallurgie). Cette diversité des formes, nous l'évoquerons en les faisant paraître sur la scène à la manière de tableaux, chacun représentant un type d'architecture. Ce rudiment de typologie (ici simplifié à l'extrême) a cela d'intéressant qu'il peut être appliqué, à quelques variantes près, à la plupart des territoires industrialisés de nos latitudes. C'est pour les sites décrits ce que nous qualifions d'*exemplarité*.

Tableau 1 : la halle (du XVI^e au XX^e siècle)

Cette forme de bâtiment absolument intemporelle se singularise par un volume unique jusque dans la toiture. Sa déclinaison architecturale varie dans une très large latitude,

depuis les verreries forestières du début de l'époque moderne, jusqu'aux "cathédrales" de pierre ou de brique. La métallurgie lui est fortement inféodée. Nous avons choisi l'exemple de la fonderie Vogt à Masevaux (Joseph Vogt, l'inventeur du gisement potassique d'Alsace, était à la tête d'une grosse entreprise métallurgique) : une double nef en pierres de 90 mètres sur 25, la travée médiane se composant de 10 fortes colonnes de fonte coiffées de chapiteaux moulurés, qui soutiennent les poutrelles de contreventement à croisillon. L'enveloppe est percée de cinquante baies en plein cintre de 6,32 m de hauteur chacune, à rouleaux de briques. *L'édifice a été abattu en mai 2003, un supermarché en occupe l'emplacement.*

Il reste encore quelques autres sites de moindre monumentalité, comme dans le Bas-Rhin le laminoir à l'anglaise de Bernard-Michel Champy (1830), dernière survivance de l'empire sidérurgique de Framont. Il s'agit d'une halle en moellons percée d'ouvertures en plein-cintre, que vient jouxter le local de ce qui fut une des plus grosses roues hydrauliques de la région ; une arcade en grès de 8 m de portée assure la jointure entre les deux espaces. *Cet édifice flanqué de la plus ancienne cheminée ronde conservée d'Alsace s'inscrit dans un ensemble à présent menacé de ruine.*

Tableau 2 : l'usine au château, l'usine au couvent

L'industriel soucieux de s'établir, dans le second XVIII^e siècle, consultait d'abord l'offre immobilière ! Généralement fortuné, et en même temps pour satisfaire à ses besoins

¹ Les exemples sont empruntés à FLUCK P., *Les belles fabriques, un patrimoine pour l'Alsace*, Do Bentzinger éd, Colmar, 2002, 255 p.

d'espace, il achetait en ville les hôtels particuliers de la noblesse – comme ce fut le cas à Mulhouse pour les “cours des nobles” qui hébergèrent les manufactures d’indiennes –, ou à la campagne de véritables châteaux (au moins 11 cas recensés, pour l’Alsace). Et plus tard, dans la mouvance de la Révolution Française, lorsque l’état recycla au titre de “biens nationaux” les propriétés du clergé, d’anciens couvents reconvertis firent l’affaire (nous en avons catalogué 11 également, pour la même région).

Ainsi à Rixheim, la Commanderie des Chevaliers de l’Ordre Teutonique est devenue l’une des plus célèbres manufactures mondiales de papier peint (une partie est actuellement occupée par le Musée consacré à cet art). Une gravure de la fin du XIXe siècle nous montre le prestigieux édifice conventuel « maquillé » en usine ; le carré sur cour voisine avec des ailes industrielles que viennent compléter les cheminées.

Le second exemple nous transporte à Bollwiller, dans le bassin potassique. En ce lieu, Lischy & Dollfus établirent leur filature dans l’ancien château des Rosen, sur une île carrée au milieu d’un étang carré. La filature passa ensuite aux mains des Zurcher (de la famille d’Amélie Zurcher qui avec Joseph Vogt découvrit le gisement de potasse). *Le plus bel édifice de cette filature a été rasé en 2006, malgré l’insistance des services de la Culture.*

Tableau 3 : la construction ex nihilo (XVIII^e siècle)

Hors l’acquisition immobilière, le fabricant peut être animé d’une intention architecturale en réponse à un cahier des charges tant esthétique que fonctionnel : il va faire construire sa manufacture. C’est ainsi que nous assistons, dès avant le milieu du Siècle des lumières, à l’apparition d’une collection d’édifices industriels d’une grande qualité, mais qui couvrent une très large gamme d’expressions.

Ainsi à Mulhouse, un complexe singulier sort de terre dans les toutes premières années du XIXe siècle. Jean Hofer réalise là un prototype de ce que nous appellerons l’usine sur cour, ceinturée sur trois côtés de trois bâtisses d’allure débonnaire, le quatrième étant occupé par deux édifices jumeaux, plus grandiloquents, d’inspiration palladienne (par chance, l’un d’eux subsiste). *L’un des deux ateliers anciens qui subsistaient fut démoli en 2006.*

La physionomie de ces usines nouvelles, qui se cherche, puise quelquefois son vocabulaire dans le classicisme, ou plus simplement dans l’architecture vernaculaire. Un édifice remarquable de la première catégorie est

la fabrique de siamoises de Jean-Georges Reber, le patriarche-fondateur de l’industrie textile à Sainte-Marie-aux-Mines. C’est une énorme bâtisse en U de style Louis XVI, à la fois manufacture, siège de l’administration, musée des beaux-arts et temple de la musique, enfin demeure patronale. *Plus connue sous le nom de Maison Blech, elle fut sauvée in extremis par un privé dans les années 1990, après une longue résignation des décideurs à la laisser démolir.*

Tableau 4 : le bloc à étages (1800-1875)

Dès la charnière des XVIIIe et XIX siècles, les villes et les campagnes se parent, dans les régions vouées à l’essor industriel, d’une cohorte de blocs usiniers privilégiant le fonctionnel, sans sacrifier à l’esthétique : le modèle de base reproduit, en plus grand, celui de la grosse maison rurale. L’innovation est de taille car la fabrique vient de trouver son style propre, et lorsque la manufacture se transforme en usine (c’est-à-dire qu’elle se mécanise), l’énergie nécessaire est procurée par une roue hydraulique plaquée contre l’un des pignons ; un système de transmission par *arbre* vertical répercute le mouvement aux différents étages, par le biais d’engrenages actionnant des *arbres* horizontaux dans le grand axe de chaque atelier (illustration 1).

Le premier exemple présenté est le lieu emblématique de l’industrie pour l’Alsace, le seul encore qui offre le bonheur de pouvoir confronter d’une part la lithographie de Miege de 1823 (de la série des *Manufactures du Haut-Rhin* éditée chez Engelmann, en quelque sorte le fleuron de l’iconographie industrielle), de l’autre un corpus de plans d’archives, et enfin le bâti lui-même dans un état satisfaisant de conservation. La filature Zimmermann Frères & Bäumlín de 1816 a tout de l’authentique fabrique-manoir, dotée hors-oeuvre d’une tourelle carrée coiffée du campanile. Un canal usinier venait lécher la façade-pignon, alors qu’à l’arrière le bâtiment des turbines Fourneyron de 1839 a été établi sur une dérivation. *La filature a été abattue en octobre 2003.*

Il en est allé de même, à Wesserling, pour la première filature mécanisée de l’Est de 1802, et pour la grande filature à étages de 1825 ; celle-ci hébergeait dans son sous-sol une roue géante, fabriquée à Manchester, un mastodonte de 7,45 m de diamètre pour 6,08 m de largeur, qui sort de l’anonymat du fait même que le CNAM (dans le fonds dit *Portefeuille industriel*) en conserve les figurations originales, une collection de douze planches d’une finesse graphique irréprochable.

Il reste heureusement à Mulhouse la filature géante de

² Transformé en 1852 en usine de soude et d’acide sulfurique

DMC de 1812 – la plus vieille filature d'Alsace à présent –, une miraculée surgie d'un autre monde. Qu'on en juge : 138 mètres de longueur de façade, 47 croisées de fenêtres sur quatre niveaux (illustration 2) ! Un édifice emblématique de la révolution industrielle comme l'est le Parthénon de la Grèce antique (un récent projet immobilier prévoyait de la couper, pour se conformer aux règles d'urbanisme). Et juste à l'avant de cette gigantesque façade-barre, la chaufferie monumentale – qui hébergeait à l'époque la plus puissante machine à vapeur d'Alsace – expose encore ses façades percées chacune de 28 baies en plein-cintre.

Tableau 5 : les palais de l'industrie (1825-1900)

Une mutation de l'usine-bloc consiste à la doter de pilastres, corniches, frontons ou baies en plein-cintre. Cette dérive esthétisante aboutit à d'étonnantes pastiches de temples antiques à colonnades (comme dans les conciergeries des usines du Logelbach, le canal usinier de Colmar), ou de castels médiévaux de style anglais, dotés de tours et de chapelles, aux murs couronnés de mâchicoulis, créneaux et merlons, ornés d'arceaux de frises lombardes, percés de fenêtres à remplages, et faits de pierres et briques décoratives. Deux exemples retentissants subsistent de cette propension de certains patrons (généralement de confession catholique) à faire construire des édifices grandiloquents : d'une part la filature Gast à Issenheim (1851), de l'autre la brasserie Wagner à Mutzig (fin du XIXe s.). Nous reviendrons sur la première. Calqué sur le modèle de la célèbre brasserie Feldschlösschen à Rheinfelden, en Suisse, l'établissement de Mutzig pousse aux limites de l'extrême la tendance baroque qui se fait jour au niveau de la plupart des grandes brasseries, pour la période 1880-1914 (illustration 3). *Son démantèlement programmé en 2000 au bénéfice d'un centre commercial a été empêché in extremis par une inscription à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques.*

Tableau 6 : les ateliers en rez-de-chaussée, une révolution (1850-1950)

On est étonné de voir surgir, à la lisière d'une forêt dans un fond de vallée escarpé, derrière le village montagnard de Wildenstein et au delà de toute habitation humaine, ces fameux toits en dents de scie (les *sheds*) qui couvrent des ateliers en rez-de-chaussée aussi longs que larges. Une mutation d'envergure, qui répond à une réorganisation de la géographie industrielle. C'est qu'entre-temps, les réseaux de canaux et de chemins de fer sont venus

redistribuer la donne quant aux flux des matières premières et des produits finis. Et dans les mêmes temps, une autre source d'énergie vient très progressivement épauler puis supplanter l'hydraulique. La vapeur exige du charbon, importé par péniches ou par rail. Ainsi, l'usine s'affranchit de son inféodation aux rivières, pour se réimplanter au voisinage de ces axes nouveaux, et en même temps à la périphérie des agglomérations, là où l'espace laisse la place à de vastes ateliers.

Les plus anciens sheds conservés, à la filature de Malmerspach (construits en 1853), relèvent d'une architecture soignée : socle et chaînes en pierre de taille, baies géminées à meneaux dans chacun des pignons, colonnes de fonte à section octogonale...

Mais une variante rare s'est profilée dans les toutes premières années de cette mutation. Cette alternative est conservée dans sa majesté à la filature Gast d'Issenheim (1851) déjà évoquée dans le tableau 5 : imaginez 350 piliers (qui servent en même temps de descentes des eaux pluviales) qui soutiennent un système de 390 voûtes d'arêtes faites de briques creuses, surmontées de jours vitrés (illustration 4). *La filature a fermé ses portes en 2004, livrant à l'abandon (et aux infiltrations) une des plus belles usines du monde.*

Tableau 7 : les grandes usines de briques rouges (1870 - 1930)

Ce tableau nous propulse à l'intérieur d'un "paysage" insolite : une ville faite de blocs à trois, quatre ou cinq étages, aux fenêtres parfois démesurées, sortes de grands parallélépipèdes aux toits plats formant terrasses, tout de briques rouges (une mutation de l'usine-bloc des générations précédentes, en somme). Un réseau de rues parcouru de voies ferrées. C'est l'usine totale, l'usine-ville, l'usine-univers qui se contient toute entière (DMC à Mulhouse)³.

La brique d'ailleurs autorise et facilite la recherche esthétique : à la *Société Alsacienne de Constructions Mécaniques* (SACM), ces blocs se parent d'ornements empruntés au vocabulaire du classicisme : pilastres, bandeaux, corniches, frontons, arcs et frises d'arceaux (illustration 5)⁴...

L'usine de briques apparentes, qui existe depuis les débuts de l'industrie moderne dans les régions de construction traditionnelle de briques, apparaît massivement, au côté des sheds, au tournant des années 1870, faisant suite à l'avènement des grandes briqueteries-tuileries.

³ FLUCK P. et coll., DMC patrimoine mondial ? Do Bentzinger éd., Colmar, 2006, 115 p. + 48 pl.

⁴ FLUCK P., FREY Y., PERROT P., STOSKOPF N. et VITOUX M.-Cl. (dir.), *La SACM, quelle belle histoire !* Editions La Nuée Bleue, Strasbourg, 2007

Tableau 8. L'avènement du béton armé (depuis 1900)

Une nouvelle fois Mulhouse. Le tableau précédent nous avait introduit dans l'univers de la *Société Alsacienne de Constructions Mécaniques*. Cette énorme usine-ville, hélas amputée de la quasi-totalité de son patrimoine XIX^e siècle en 2000 et 2002, se termine au sud par un bâtiment des années 1920 dessiné par l'architecte Paul Marozeau, élève et collaborateur de Paul Friesé. L'objet habillé d'un "vernis" de briques rouges renvoie à son environnement. L'intérieur en revanche procure une perception bien différente. C'est que le volume sort de l'ordinaire : imaginez deux nefs juxtaposées, de 15 mètres de hauteur pour autant de largeur, sur la longueur de 105 mètres, faites d'un squelette en béton armé qui dessine dans la hauteur des arceaux en forme d'anse de panier, un brin inspirés d'art nouveau (illustration 6). Des verrières en toiture prodiguent un éclairage presque irréal⁵. *Une architecture qui vient d'être exaltée par la transformation en 2006-2007 de bâtiment en université.*

Il est vrai que le béton armé change radicalement la donne de la construction, qui peut être qualifiée de "monolithique" du fait de la prise en masse de ce matériau minéral.

Au cœur de l'usine : la chaufferie

Certaines usines ont su conserver le pavillon de leur machine à vapeur et de ses chaudières. Beaucoup sont des bâtiments élancés à l'architecture raffinée, aux très hautes baies vitrées en plein cintre (7,75 m à la filature de Lutzelhouse !). Ils hébergeaient des machines verticales à balancier, de type Woolf. Les plus remarquables se trouvent à Lutzelhouse (très délabrée, à la limite de la ruine), Ribeauvillé, Gunsbach (mais le toit de la filature attenante vient de s'effondrer), Kruth (ruinée, illustration 7, puis rasée en 2006) et Masevaux (démolition programmée). Parmi les chaudières encore intactes, on citera la plus ancienne, à Ribeauvillé (une *André Koechlin* de 1869) et la plus monumentale, à Erstein, un diplococus de 7 mètres sur 7, haut de plus de 10 mètres...

Deuxième partie : le réel, en terme de patrimoine

Dans tout ce qui précède, nous avons décortiqué le potentiel sur la base d'une typologie descriptive. L'évaluation patrimoniale d'un lieu donné, travail du chercheur, est cependant tout autre chose. Elle mobilise des concepts divers, parmi lesquels la qualité architecturale, l'état de conservation, l'existence ou l'absence d'un contenu mobilier ou immobilier, la rareté de l'objet dans sa catégorie,

sa représentativité... Elle intègre également l'objet dans son environnement qui peut le valoriser, se questionne sur l'éclairage que peuvent apporter d'éventuelles archives, et finalement sur l'expression de la force de l'histoire en rapport avec le site. C'est en croisant ces critères que le chercheur parvient à positionner dans une gamme de valeurs les grands sites d'une région comme l'Alsace, le vocable « site » pouvant désigner au demeurant aussi bien un micro-élément (comme une loge de roue hydraulique) qu'une ville industrielle tout entière. La première partie a apporté la démonstration implacable de l'ampleur des dégâts réalisés : la liste s'amenuise d'année en année.

Le « top 5 » 2007

Parmi ce qui subsiste d'héritage industriel en 2007, nous citerions comme sortant vraiment de l'ordinaire :

- Mulhouse, une ville qui a épousé l'industrie et dont les entités (manufactures du Siècle des lumières dans la ville médiévale, grandes usines des XIX^e et XX^e siècles, cité et habitat social, urbanisme et quartier des affaires, résidences patronales) jointes composent un tout sans conteste de niveau mondial.
- un isolat, le site de Wesserling : un parc de 17 hectares avec des usines dedans qui prennent des allures de châteaux, ceinturé par une friche réhabilitée qui est une anthologie des formes de l'industrie
- Sainte-Marie-aux-Mines, « la ville aux cent fabriques », dont les manufactures du XIX^e siècle se fondent dans le tissu dense des maisons urbaines
- au rang des usines isolées, la filature Gast à Issenheim, sans doute une des plus belles usines du monde, qui attend avec patience une reconversion à la hauteur de sa magnificence
- enfin au titre des ensembles-clos (« belle-au-bois-dormant » de la typologie du *TICCIH*), une pièce de collection rarissime, la filature Ebel à Wasselonne, un cocon dont la visite vous propulse en plein XIX^e siècle (illustration 8).

Le potentiel originel

Nous évoquons par là une illusion (ou *un patrimoine virtuel*), c'est-à-dire le patrimoine auquel aurait pu prétendre une région qui eût, au cours des dernières décennies, cultivé le souci de ne pas en adultérer les éléments essentiels. Ceci sans s'agripper à le geler ou le conserver dans sa totalité, et au-delà des inévitables dommages dus aux guerres ou aux nécessaires restructurations liées à la pérennité de l'activité économique. De ce point de vue, l'Al-

⁵ FLUCK P., La fonderie : introduction à une enquête d'archéologie industrielle, in *« Les friches industrielles, point d'ancrage de la modernité »*, éd. Lavauzelle, 2006, pp. 143-151

sace, de par l’empreinte très forte de son histoire industrielle, occuperait à n’en pas douter un des tous premiers rangs en France, et peut-être même en Europe. Il suffit par exemple d’évoquer les sites immortalisés par la série des incunables de la lithographie que représentent les *Manufactures du Haut-Rhin*, ou les ensembles, qui tiennent de la démesure, villes dans la ville, que constituent DMC et la SACM. Et même un site qui, complet, aurait pu prétendre au label *patrimoine mondial* (Wesslering, le *New Lanark* français).

Particularismes ou exemplarités

Certaines architectures disparues ou encore existantes ont porté la marque d’une spécificité, au moins par rapport aux régions proches : les filatures géantes à cinq étages ou plus, calquées sur le modèle anglais (Huttenheim, Logelbach... il fallait aller jusqu’en Vorarlberg pour en trouver de semblables), les rez-de-chaussée à piliers et voûtes d’arêtes (nous avons décrit celui d’Issenheim). Ajoutez-y une concentration assez exceptionnelle de grandes tuileries-briqueteries à fours Hoffmann. Ajoutez-y à Mulhouse la première grande cité d’Europe continentale, et en même temps un modèle social avant-gardiste. Quant à l’architecture-spectacle des grandes brasseries, probablement éclose dans le monde germanique, et qui trouve son pendant dans le Nord, elle nous offrait dans la région un étalage assez exceptionnel.

Pour le reste, les expressions du bâti usinier s’inscrivent dans une évolution chronologique qui embrasse une grande partie de l’Europe centrale. C’est dire que restituer, au moins dans leurs grandes lignes, les différentes étapes de l’évolution de l’usine dans cette région conduit à les retracer pour diverses autres régions industrialisées de France et d’Europe : c’est l’exemplarité. Qui s’applique jusque dans les chevalements et les machines d’extraction des mines de potasse, qui sans innover, reflètent cependant l’architecture et les techniques en usage dans les autres bassins miniers français.

Troisième partie. L’Alsace tourne le dos à son patrimoine industriel

L’Alsace est une région qui cultive de toute évidence une image de ruralité, reléguant dans les limbes de l’oubli une composante capitale de son identité culturelle, *son histoire industrielle hors du commun*. Le fait est que nous assistons impuissants à la disparition massive, presque quotidienne et désordonnée, des plus beaux fleurons de ce patrimoine industriel, dans l’indifférence générale. Une région qui aurait pu jouer le rôle de pilote en ce domaine émerge ainsi, depuis l’an 2000, au premier rang des gestions les plus calamiteuses dont on puisse affliger notre héritage.

Une aversion pour tout ce qui évoque l’industrie

Dans la prise de conscience et particulièrement dans la gestion de son patrimoine industriel, l’Alsace occupe une position d’extrême indigence. Nous croyons avoir montré,

en l’appuyant sur la base des exemples les plus significatifs dans les tableaux qui précèdent, l’indifférence presque totale affichée dans les deux départements par les décideurs. On peut être tenté d’en analyser les raisons. Celles-ci sont au nombre de trois :

- la connotation négative qui s’applique à l’industrie en général : une mauvaise image due à la récession économique, à la désindustrialisation, au chômage, et la défiance de la population vis-à-vis de lieux où se pratiquait une activité invisible car occultée par l’opacité des murs de l’usine.
- la force de l’image qu’on a imposé à l’Alsace depuis le début du XXe siècle, empreinte d’une ruralité forte (les maisons à colombages croûlant sous les géraniums, nids de cigognes, églises et châteaux) et plaquée sur l’Alsace moderne en l’appuyant sur une historicité quelquefois fallacieuse. Cette image vient éclipser la véritable identité culturelle propre à cette région depuis les temps de la “révolution industrielle” (à l’exception bien sûr des zones rurales non industrialisées). Certains observateurs argumentent la trop grande présence des villes et des bourgs médiévaux ceinturés de vignobles. Les réhabilitations des usines de Troyes ont pourtant montré que l’industrie reconverte fait bon ménage avec l’héritage du Moyen-Âge...
- l’oubli, résultat d’une démarche inconsciente qui puise ses raisons d’être dans les deux premières causes. L’amnésie s’est installée, qui anesthésie toute conscience de la valeur d’un patrimoine, fût-il hors du commun. Amnésie sciemment entretenue par les aménageurs, qui se garderont bien de laisser poindre au jour ce qu’ils pourraient considérer comme des obstacles à leur projets.

La parole est donc au chercheur, “fabricant de patrimoine”. A lui la mission d’éveiller, de sensibiliser. Car la reconnaissance de nouveaux pans du patrimoine n’est pas la découverte de monuments méconnus (le moindre reposoir au détour d’un chemin rural n’est-il pas catalogué, dans les dossiers de l’inventaire ?), elle passe par le changement du regard que nous portons aux choses. Au chercheur de s’emparer des médias, seul moyen de retourner l’opinion publique, et partant celle des décideurs.

L’absence de politique

Force est de constater l’absence totale de politique en ce domaine. S’il y en avait, on en observerait les fruits. Jusqu’ici, les décideurs se sont réfugiés derrière le paravent de la facilité, c’est-à-dire pour commencer le vernis de quelques beaux musées considérés comme des temples du patrimoine industriel, alors qu’ils n’en révèlent que des facettes fragmentaires et décontextualisées. Ensuite la réhabilitation certes tout à fait heureuse de quelques sites : la filature Heilmann-Koechlin-Desaulles devenue musée national de l’automobile, la fonderie de

Marozeau à Mulhouse devenue université, Berglass-Kiener ou la manufacture de tabacs à Colmar, la verrerie de Wingen... mais la plupart des reconversions l'ont été dans la logique de l'initiative privée⁶, absence de politique oblige. Ne serions-nous pas en présence de l'arbre qui cache la forêt, car ces mêmes décideurs – qu'ils veuillent bien me pardonner mon franc-parler – veulent nous faire croire qu'ils ont pris en considération, avec bienveillance, et traité cet héritage, alors même que ses meilleurs fleurons croulent de toutes parts.

Un constat alarmant

Un centre de recherches en archéologie industrielle est en même temps un observatoire du devenir des sites, ou des friches, industriel(le)s. Une étude quantitative a montré que le rythme des démolitions, pour la période 2000-2007, vient d'être démultiplié d'un facteur 2,6 par rapport aux années 1990. A ce taux, il ne restera plus rien d'ici 15 à 25 ans, à part quelques sites aseptisés ou muséifiés. Pourquoi Strasbourg manifeste une telle indifférence vis-à-vis de ses glaciers, prodigieux ensemble de mécaniques (turbines, compresseurs, alternateurs...) au coeur du quartier médiéval de la Petite-France ? N'a-t-il pas été question, dans cette même ville en 2007, de vider de sa substance la manufacture de tabacs (illustrée page 243 du livre de Marrice DAUMAS « L'archéologie industrielle en France »), ne conservant que ses murs extérieurs. Pourquoi à Wasselonne s'évertue-t-on à ignorer l'existence de l'usine Ebel, qui recèle intact son mobilier et en particulier ses machines de filature du XIXe siècle fabriquées à Manchester ? Une des très rares usines de France qui s'inscrivent dans la catégorie "*belle au bois dormant*" de la typologie du TICCIH... Et pourquoi, en 2006, la démolition du carreau de la mine Rodolphe, dans le bassin potassique, était-elle affichée à l'ordre du jour ? Ce site réaménagé et qu'on croyait protégé de toutes atteintes, qui comporte un chevalement en fer de 1920, un autre en béton armé de 1927, leurs machines d'extraction, les bâtiments des recettes, le moulin à sel et diverses autres installations, faisait partie intégrante de l'Ecomusée d'Alsace. Sa réhabilitation avait mobilisé 60000 heures de bénévolat réparties sur 13 ans, auxquelles s'ajoutent 6 millions d'euros d'investissement, sans compter les 600 tonnes de machines remontées du fond. La Compagnie des Alpes qui pilote le Bioscope et a repris l'Ecomusée ne voulait pas « à côté de leur parc de cette ruine qui représente un danger esthétique et financier »... Enfin aux confins de cette région, au flanc sud du Ballon d'Alsace,

pourquoi la fantastique collection de machines textiles rassemblée dans l'ancien tissage « du Pont » par François Liebelin⁷ se trouve-t-elle menacée parce qu'on laisse son enveloppe tomber en ruine ?

Une autre question est la déontologie des reconversions ; à de rares exceptions près, on n'a pas tenu compte jusqu'ici des trois règles de base d'une opération réussie : elle concerne des ensembles significatifs (pas des monuments dérisoires ou des fragments sortis de leur contexte, comme un moignon de cheminée ici ou là), elle s'efforce de perpétuer la mémoire du lieu (pourquoi, à Kaysersberg, appeler "Cité Fleurie" l'ancienne filature Schoen ?), enfin en lieu et place d'être parachutée de l'extérieur, elle associe la population locale qui se doit de s'approprier cet héritage.

Un interlocuteur unique

La plupart des élus ont comme quasi-unique interlocuteur le groupe des aménageurs-promoteurs, pour qui les friches industrielles constituent une aubaine foncière. Car on n'a pas pris conscience des trois raisons qui font que *la reconversion du patrimoine industriel apparaît comme la seule issue viable*. Ces raisons s'inscrivent dans les plans de la culture, de l'économie et du développement durable. La prise en compte de cet héritage respecte et perpétue ce qui fait notre identité culturelle, le phénomène qui a le plus marqué notre société ces deux derniers siècles. Que dire d'une société qui ferait abstraction de ses racines ? Au plan économique, on a bien du mal à accepter que pour une reconversion "normale" (habitat, bureaux, PME, commerces...), la réhabilitation coûte moins cher que la démolition pour y construire du neuf. Au plan du développement durable, l'un des enjeux est d'éviter la fuite centrifuge des activités loin des villes ; ajoutons-y la masse énergétique que représente le bâti ancien, et enfin les potentialités pas du tout négligeables qu'offrent les sites traditionnels d'implantation des industries en terme de production d'énergie (les microcentrales hydroélectriques dans les vallées vosgiennes, en particulier), un facteur que l'on ne peut plus se permettre d'ignorer à l'heure de la gestion intelligente des énergies renouvelables et des accords de Kyoto.

Quel avenir ?

On a cru percevoir à diverses reprises les signes d'un changement. Changement hélas pris de vitesse par les aménageurs. N'est-il pas symptomatique de constater qu'à Barr, un bourg où s'est tenu le 19 septembre 2003 un colloque

⁶ On citera, parmi d'autres, l'entreprise Clemessy dans la filature DMC de 1914, un hôtel de standing dans une malterie de Colmar, un autre dans une bonneterie à Andlau, des commerces dans la tuilerie Lesage à Mulhouse, des appartements dans la fabrique dite Mer Rouge, même ville, une scierie devenue musée de site à Sainte-Croix-aux-Mines...

⁷ Président de l'Association pour le Patrimoine Sous-Vosgien

fortement médiatisé sur le patrimoine industriel et sa prise en compte par les pouvoirs publics, a été démolie *dans le même instant* une ancienne filature, un bloc à 3 niveaux à toiture en demie-croupe, qui avait conservé ses piliers d'origine, et son local des chaudières aux baies en plein cintre, coiffé d'une des dernières cheminées carrées de la région ?

Il subsiste quelques raisons d'espérer. A Mulhouse autour du *Conseil Consultatif du Patrimoine Mulhousien*

(une ville qui possède encore malgré les coupes rases le niveau patrimoine mondial) et avec l'appui des élus, on commence à élaborer les bases d'une réflexion pour la conservation et la reconversion *en grand* de ce qui reste des grandes usines. A Wesserling, la politique de la *Communauté de Communes* fait revivre la manufacture d'impression par une reconversion à facettes multiples qui fait dès à présent office de modèle européen⁸.

⁸ FLUCK P., Le modèle Wesserling, in "*Les friches industrielles, point d'ancrage de la modernité*", op. cit. ; FLUCK P., 2006 – Wesserling (Alsace, France) : a European Heritage and a Model of multi functional Reconversion. XIIIe Congrès TICCIH, Terni, 09.2006, site web TICCIH